

Les implications métaphysiques d'une acceptation de la relativité de l'identité

Le but de cette contribution est premièrement de défendre la thèse de la relativité de l'identité telle que l'assume Geach dans ses articles « *Identity* » et « *Ontological Relativity and Relative Identity* », et deuxièmement, surtout, de tirer toutes les conséquences métaphysiques et ontologiques de son acceptation.

La stratégie la plus intuitive de réfutation de la thèse, adoptée par exemple par Wiggins, consiste à soutenir ou bien que la relativité de l'identité est vraie lorsqu'il s'agit de l'identité sous un prédicat quelconque, mais qu'elle est alors triviale puisque qu'elle indique simplement que le devenir des êtres est possible (cet x est le même musicien que cet y il y a dix ans, mais il n'est pas le même chauve) ; ou bien que la théorie s'avère fautive dans le cas où il s'agit d'identité sous un prédicat sortale. En effet la prédication sortale concerne l'essence même des individus, essence qui ne peut qu'être unique tant qu'il s'agit du même individu, et elle permet l'identification des individus ou encore leur individualisation (cet x ne peut pas être le même homme que cet y tout en étant un animal différent). Nous soutiendrons par conséquent que l'acceptation de la théorie de la relativité de l'identité implique *a contrario*, pour répondre à cette stratégie « essentialiste » de réfutation, le rejet de la distinction entre prédicats sortaux et prédicats ordinaires et par conséquent entre identité sous un prédicat essentiel et identité sous un prédicat ordinaire. Mais nous affirmerons que ce rejet de l'essence ne fait difficulté que si l'on présuppose implicitement que la relation d'identité est un principe réel d'unité des individus, principe premier par rapport à leur individuation, ce qui revient à estimer que c'est l'identification des essences qui est la condition nécessaire de l'individuation des êtres sous cette essence. Or ce présupposé semble reposer sur une confusion entre le discours et le réel. Nous considérons au contraire, plus vraisemblablement, que l'identité est une relation seulement logique liée à notre fonction prédicative et que l'individualité des êtres existe concrètement et antérieurement à toutes nos procédures d'identification. La conséquence est que la distinction entre prédicats essentiels et accidentels ne s'impose plus, et que la thèse de la relativité de l'identité n'apparaît plus problématique.

Nous procéderons en deux moments. Dans un premier temps, nous nous attacherons à la version que Geach défend de la thèse de la relativité de l'identité et à ses arguments. L'intérêt de la conception geachéenne tient à ce qu'elle ne se contente pas de reprendre et de développer la thèse célèbre de Frege selon laquelle la numération d'une certaine réalité dépend du concept sous lequel on subsume le réel à nombrer, selon laquelle autrement dit l'identification d'unités de réel est relative au concept employé ; elle ajoute en outre à la relativité frégeenne de l'identité en fonction du concept une seconde relativité, tenant à la signification de la relation d'identité elle-même. Pour Geach, cette signification est en réalité dépendante du système logique dans lequel celle-ci est en usage. La relativité de l'identité tient alors à la signification de l'« identité » et elle ne pourrait poser problème que si elle impliquait une quelconque relativité de l'ontologie, ce qui, nous le verrons, n'est pas le cas. Nous en concluons que le débat sur la relativité de l'identité concerne seulement l'usage

linguistique que nous faisons de nos concepts et de notre fonction d'identification, mais pas du tout la réalité des individualités concrètes que nous rencontrons dans le monde.

Un tel constat nous permettra dans un second temps de montrer que la stratégie adoptée par Wiggins dans *Sameness and Substance*, et consistant à soutenir la thèse de la dépendance sortale de l'individuation pour réfuter la thèse de la relativité sortale de l'identité, est inutile et confuse : inutile parce qu'elle ne tient pas compte des arguments de Geach à propos de la pluralité des significations de l'identité, confuse, parce qu'elle donne une portée ontologique à la relation d'identité. En affirmant que l'identité est toujours en rapport à un concept sortal, Wiggins développe une conception clairement ontologique de l'identité, puisque l'idée que les individus relèvent de sortes, ou ont des propriétés essentielles, tend à déterminer ce qu'il y a. En affirmant au contraire que l'identité est une relation uniquement logique, nous soutiendrons que l'unité des choses ne découle pas de nos structures logiques, mais de l'individualité qui est la leur.

Ce dernier résultat nous permettra *in fine* de formuler une hypothèse épistémologico-ontologique : nous suggérerons que le constat empirique d'une relativité de nos procédures d'identification pour un pan du réel est la preuve qu'il n'y a pas d'individualités concrètes dans ce pan du réel. Ce qui signifie que si l'individualité est une propriété du réel indépendante de nos procédures d'identification, elle peut, lorsque nous en faisons l'expérience, contraindre notre usage de l'identité. Nous affronterons alors une alternative : à supposer que l'identité soit relative, est-elle relative aux concepts d'un langage donné ou l'individualité offerte au discours par le réel expérimenté ? Nous répondrons que tout dépend du réel que nous expérimentons, faisant de la détermination de l'identité dans chaque situation empirique un critère ontologique pour établir s'il y a ou non individualité.